

DRAME INTIME



I

Il y avait, à Montréal, deux vieux rentiers, Mr et Mme Bétasson, qui avaient une jolie chatonne nommée Puce. Un jour que Monsieur lisait sa gazette pendant que Madame lui confectionnait une bonne paire de chaussettes, l'attention de Puce fut sollicitée par une boule qui remuait gentiment sur le plancher.



II

Illico, la petite chatte se mit à jouer avec la boule qui n'était autre que la pelote de laine de Mme Bétasson tant et si bien que...



III

...après quelques cabrioles, le gracieux animal avait enroulé la laine autour d'un des pieds de Mr Bétasson qui, absorbé dans la politique, ne s'apercevait absolument de rien.

LE NAVIRE

Le navire est en route en l'immense océan,  
La vague furieuse éclate sur sa masse,  
Et jette contre lui ses long jets écumeants  
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

Midi ! le soleil brûle au sein du firmament  
Les grands flots surchauffés roulent leur glauque masse  
Tout paraît s'endormir plein d'engourdissement,  
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

Et la nuit et le jour l'énorme bâtiment  
Poursuit sa longue course à travers l'océan,  
Qu'importe les flots lourds lui crachant leurs écumes,  
Qu'importe les vents froids lui soufflant leur haleine,  
Il marche calme et sûr, majestueux, pesant  
Par l'orage et les vents, par la nuit et les brumes  
Vers les ports situés par de là cette plaine  
Là bas est le repos, le calme immensément.

Fait à bord du "Scotsman" 1896.

L'orage s'est levé crachant les ouragans,  
L'éclair scintille au ciel ; la mort est là qui passe,  
Partout on semble entendre un triste craquement,  
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

La nuit jette partout son manteau noirissant,  
Des ténèbres sans lune enveloppent l'espace,  
L'horizon s'est caché dans l'abîme béant,  
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

BARON BAUDOIN DE FLANDRE.

A FINAUD, FINAUD ET DEMI

CONTE ARABE

Il était une fois à Stamboul, à moins que ce ne soit à Bizerte, — le lieu importe peu, du reste, — une jolie dame qui était mariée à un vieux mari, fort riche et depuis longtemps retenu au lit par la maladie.

Malgré toutes les exhortations de ses parents, de ses amis et de sa jeune femme, le vieux malade n'avait jamais voulu faire son testament.

— J'ai encore de longs jours à vivre, répondait-il à tous ceux qui le conseillaient à ce sujet, laissez moi en repos !

Mais une nuit, l'ange de la mort passa sur la maison où agonisait le bonhomme et il mourut subitement, si subitement que sa femme, qui venait de lui faire prendre un remède quelques minutes avant et qui s'était absentée de la chambre, le trouva mort quand elle y rentra.

Il était mort si doucement que la vieille Kaira, la nourrice de madame, qui était dans la chambre, ne s'en était pas aperçue.

Voyant le bonhomme mort et sans qu'il eut fait de testament, la jeune veuve se désolait :

— Ah misère, disait-elle, dans quelle triste situation vais-je me trouver par l'entêtement de mon mari.

Tous ses biens sont ou en propriétés ou placés dans des maisons de commerce, il n'y a ici qu'une somme absolument infime, à peine suffisante pour payer le coût des funérailles. Que vais-je devenir ? Ses parents vont, aussitôt qu'ils le sauront mort, se précipiter ici, m'en chasser et se partager ses biens, me voilà réduite à la mendicité.

La vieille, qui l'aimait beaucoup, partageait ses larmes et ses lamenta-

tions, quand tout à coup, la veuve eut une idée qu'elle communiqua à sa nourrice et qui, suivant-elle, devait changer de tout au tout sa position.

— Tu connais le vieux Abou Kassem, dit elle, le savetier de la ruelle voisine, il a l'âge qu'avait mon mari et lui ressemble beaucoup à ce que disaient tous ceux qui les avaient vus. Va le chercher sans tarder, amène le ici sans que personne ne le voie entrer, puis tu ira quérir le notaire Ali-Kaloub en lui disant que mon mari, très malade, désire le voir de suite ; va et sois prompte.

La vieille sortit et, quelques instants après, rentra accompagnée du vieux savetier Abou-Kassem, que la veuve mit au courant en quelques minutes de ce qu'elle attendait de lui.

— Nous allons, dit elle, sortir du lit le corps de mon mari et vous allez prendre sa place ; comme vous lui ressemblez beaucoup et que vous ne parlerez que bas et comme le fait un malade, le notaire s'y trompera facilement, vous lui direz de prendre note de votre testament que vous ferez en ma faveur et je vous récompenserai de votre obligeance.

Le savetier, ayant accepté, le corps du défunt fut placé momentanément dans une autre pièce, et, revêtu de sa robe de chambre, la tête entourée de linges qui lui cachaient aux trois quarts la figure, le vieux Abou-Kassem s'appêta à jouer son rôle de testateur in extrémis.

Moins d'une heure après tous ces préparatifs, la vieille et le notaire faisaient leur entrée dans la chambre.

— Vous désirez faire votre testament, mon cher monsieur, dit le notaire en prenant place à une petite table qu'on avait approché près du lit et qui supportait tout ce qui est nécessaire pour écrire.

— Oui, Ali Kaloub, glapit une voix caverneuse, et hâtez-vous, car je suis bien mal.

— Je suis prêt, que faut il écrire ?

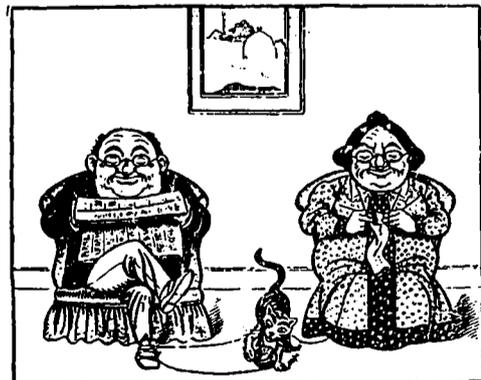
— Peu de chose, Ali Kaloub, le plus court testament sera le meilleur. Je lègue la moitié de tous mes biens, meubles et créances, enfin de tout ce que je possède, à ma femme bien-aimée, ici présente.

— Et l'autre partie, fit le notaire en écrivant.

— L'autre moitié à un de mes voisins, l'honnête cordonnier Abou-Kassem qui est le plus honnête homme que je connaisse. C'est tout... et le malade retomba, comme épuisé, sur son oreiller.

Qui fut penaude ? La jolie veuve qui avait trouvé dans le vieux savetier un associé qui savait compter. Mais, que faire ? Elle dut accepter sans protestation le partage indiqué par le rusé Abou Kassem. KADIO.

DRAME INTIME — (SUITE)



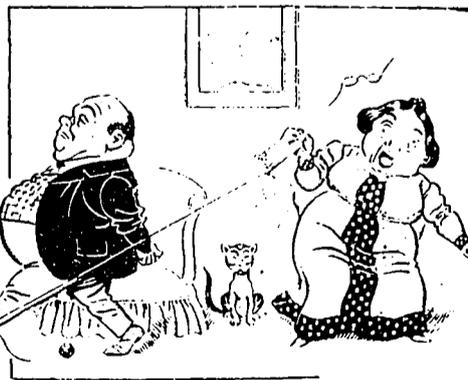
IV

...Mme Bétasson non plus, du reste ; car si son époux semblait boire du lait en lisant, elle se livrait sans doute à de non moins agréables réflexions en poussant ses aiguilles.



V

Mais tout à coup la série changea, cette espiogle de Puce venait de s'éloigner, son petit travail accompli, quand Mr Bétasson fut pris d'un babillement terrible en abordant le compte rendu d'une séance de la Société des Antiquaires de Noisy-les-bouillons et...



VI

...abandonnant son journal, il se mit à exquissier un mouvement de retraite qui tira madame son épouse des rêves étoilés.

Puce seule, la conscience tranquille, était revenue prendre sa place entre les deux victimes de sa légèreté.